

PIERRE GASCAR

AUTO

nrf

GALLIMARD

Je laissais derrière moi la ville encore endormie dans la grisaille du petit matin et, en atteignant la campagne au fond de laquelle le ciel déjà s'éclairait, je découvrais une aube que j'étais le seul à connaître. La route, lustrée à certains endroits par la rosée, s'offrait à moi, déserte. Des deux côtés, les arbres semblaient se rejeter en arrière à mon passage et s'effaçaient dans l'ombre, tandis que jusqu'à l'horizon les champs bordés de haies tournaient sans fin pour s'abolir dans un lent mouvement d'éventail qu'on replie.

Les roues de la voiture bruissaient avec un chuintement de meule sèche qui révélait l'adhérence parfaite du pneu sur la chaussée. Du moteur maintenant stabilisé à plein régime ne parvenait qu'un bourdon-

nement tendant vers l'aigu et si égal, si approprié à la vitesse, qu'il n'était plus qu'une sorte de légère ébullition du silence. De temps en temps, la traversée d'un village m'amenait à ralentir et c'était alors comme ce claquement du tympan lorsqu'on descend d'une certaine altitude. Au chuintement de meule qui montait des roues, un instant plus tôt, et qui parfois, s'atténuant, laissait place au bruit d'une trémie de sable qui se vide, se substituaient les tres-sautements provoqués par des pavés, des caniveaux ou des nids de poule.

La carrosserie et les vitres vibraient. En même temps, et de la même façon que le retour à la réalité s'accompagnait pour l'oreille de bruits heurtés qui me portaient à regretter la surdité sifflante produite par ma course, le ralentissement faisait ressortir les ombres, accusait cruellement le relief des images, comme dans une photographie qu'on aurait laissé séjourner trop longtemps dans son bain révélateur. Les arbres, les façades, plus grises dans le petit matin, les gens enfin levés redevenaient si brusquement présents et avec un tel parti pris de vérité qu'ils semblaient vouloir exercer

sur moi je ne sais quelle fascination, me retenir, m'enfermer de nouveau dans ma vie quotidienne.

Un peu plus tôt, lorsque j'avais pris place au volant en frissonnant un peu dans le froid d'avant l'aube, j'avais su, comme chaque fois, que je recevais en cet instant une sorte de dispense. Lâché, pendant tout le temps du voyage, entre le lieu de mon existence habituelle et celui où une nécessité m'appelait, je ne pourrais être ni alerté ni rejoint. Je me trouverais placé dans un état d'absence totale. On m'accordait, de plus, de me détourner pendant ce même temps des soucis, des pensées et aussi bien des rêves qui d'ordinaire occupaient mon esprit. La conduite de ma voiture devrait le requérir tout entier, servitude, certes, mais à l'intérieur de laquelle je recouvrerais une liberté qu'à nul moment, hors de ces circonstances, il ne m'était donné de connaître.

Aussi, en moi, ce soudain égoïsme au moment où, laissant tourner le moteur afin qu'il se réchauffât et répondît dès le départ à mes injonctions, je me penchais vers le tableau de bord pour vérifier le plein du

réservoir, relever le chiffre du compteur kilométrique, mettre la pendule à l'heure, disposer à portée de la main les lunettes noires, les cigarettes... « Je pars. » Sans doute, l'être que j'étais dans la vie, avec ses sentiments, ses idées, ses raisons d'exister demeurerait-il présent au fond de moi, mais il était mis en sommeil, déchargé pour quelques heures de ses responsabilités, rendu neutre comme un voyageur en transit. En partant, je m'accordais quelques moments de véritable indépendance et ce « flirt » avec les possibilités que tout homme vivant dans le monde moderne est bien excusé, à l'occasion, de rechercher.

Tandis que ma voiture roulait à travers la campagne où les ombres de la nuit commençaient à se dissiper, j'apercevais de chaque côté de la route des chemins menant vers des villages reculés, vers des lieux où la nature à demi abolie ici par la rapidité de la course retrouverait son vrai aspect. Rien ne m'empêchait de m'engager dans l'une de ces voies et, dès lors sans but, de gagner ces plateaux, de longer ces prairies blanchies par le brouillard qui monte d'un ruisseau, de m'enfoncer dans

ces combes où m'attendaient le dépaysement, les rencontres des romans picaresques et cette naïveté romantique du décor : rochers suspendus, arbre déraciné par l'orage, pont de bois près d'un moulin, qui nous fait rêver sur les gravures anciennes. Chaque entrée de chemin, le long de la grande route, représentait ainsi, pendant un moment, une sollicitation de plus en plus pressante, l'invitation à une vie qui se limiterait désormais à l'errance, à l'inventaire du monde et aux hasards de la liberté.

Mais je savais que je ne céderais pas à cette tentation. La vitesse devenait mon refuge, non seulement parce qu'elle me permettait de fuir l'appel muet de tous ces lieux inconnus qui s'ouvraient à moi, au loin, hors de la route, mais aussi parce qu'elle constituait une aventure plus exaltante et, début d'une négation du monde, une forme plus accomplie de la liberté.

Parfois, j'en venais à pousser la pédale de l'accélérateur contre le plancher de la voiture, non pas avec brutalité mais par une pression du pied que je m'appliquais à rendre presque insensible. J'avais l'im-

pression d'accomplir un acte inexorable et je me sentais gagné par un étrange plaisir. Je ne m'y trompais pas : une force un peu perverse me possédait alors. A mesure que grandissait le sifflement du moteur et que le bruit de l'air au-dehors devenait plus aigu, la légère oppression que j'éprouvais depuis la seconde où j'avais décidé de « faire une pointe » augmentait, prenait un caractère presque équivoque. L'aiguille du compteur, à laquelle je jetais de brefs regards, s'inclinait lentement vers les chiffres indiquant les vitesses extrêmes. Elle semblait offrir une résistance et, bien que la pression de mon pied sur l'accélérateur ne me demandât aucun effort, je serrais un peu les dents, comme si j'avais dû tendre tous mes muscles pour la faire fléchir.

Le moteur étant maintenant au plus haut degré de son régime, la voiture s'emplissait d'une rumeur dans laquelle se confondaient le bruit du moteur, celui des roues et celui de l'air. Elle s'amplifiait, annonçait un paroxysme, l'atteinte d'un seuil au-delà duquel se produirait un événement prodigieux que je ne pouvais imaginer, un fantastique orgasme mécanique, une explosion, un fulgu-

rant anéantissement. Cet événement sans nom, je le sentais là, tout près, tandis que je tentais de gagner un peu de vitesse encore en mettant à profit la déclivité de la route, l'orientation nouvelle du vent.

Je réprimais ma peur mais, par moments, comme une bête à qui l'on tient la bride courte, elle se poussait un peu en avant et mon pied lâchait l'espace d'une seconde la pédale de l'accélérateur. Aussitôt, la rumeur du moteur devenait discordante, comme privée de soutien et se prolongeant dans le vide. N'étant plus portée que par son élan, la voiture, bien que déjà ralentie, semblait projetée dans une chute plus rapide que ne l'était sa course quelques secondes avant. L'accélération se révélait être un support pour la voiture et, pour moi, un acte qui m'affermisssait dans mon existence, me faisait dominer la vitesse au lieu de m'y soumettre, flottant et inquiet, comme cela se produisait pendant le temps du ralentissement.

Mon plaisir, toujours mêlé à la peur cependant et toujours obtenu de justesse, m'était donné par le sentiment que j'avais de maîtriser l'espace, de l'abolir, d'arracher ce masque de transparence dont la réalité

se couvrait. Dans l'accélération, je possédais enfin une mobilité presque aérienne qui me permettait de balayer avec désinvolture les éléments d'un paysage dont la fixité m'avait toujours — je le découvrais — secrètement accablé.

Bûcheron géant, combien de forêts ne couchais-je pas derrière moi ! Combien de rivières, de villes, de collines ne renvoyais-je pas à la place qui leur était assignée sur les cartes ! Car mon domaine était ailleurs, hors de ces lieux qui s'attardaient dans la géographie et les paysages. La vitesse demandait un champ nu, une surface parfaitement rase où elle pourrait se développer sans encombre, sans la moindre retenue, jusqu'au moment où, surgissant de l'horizon comme les villes du désert assises dans le reflet d'eau des mirages, apparaîtrait le but que je m'étais fixé...

Cependant, le temps passant, je m'habituais à l'allure qui m'avait, un peu plus tôt, semblé téméraire et je voyais se rétrécir la marge où je pouvais m'inventer des exploits.



nrf